

# Ambroise Paré dans la littérature française \*

par Paule DUMAITRE \*\*

Le XVI<sup>e</sup> siècle, tout au moins en France, a souvent eu la faveur des auteurs de romans historiques. Cette époque de bruit, de fureur, de déchirement entre religions convient bien à des héros de cape et d'épée au milieu desquels passe parfois la grande figure d'Ambroise Paré.

Deux des plus grands écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle l'ont mêlé à leurs intrigues : Dumas et Balzac. Nous y ajouterons, pour une toute petite part, Mérimée. Cette étude ne prétend d'ailleurs en rien être exhaustive.

Nous avons d'abord une déception : Dumas, l'immense Dumas, ne lui a pas fait la part belle dans son œuvre romanesque. Paré ne se rencontre, à notre connaissance, que dans un seul roman, *La Reine Margot* (1845). Mais il est partout, il va, il vient, il entre, il sort, c'est un personnage indispensable. Certes il est premier chirurgien du roi mais il y a aussi treize chirurgiens ordinaires qui semblent ne pas exister. Dès que quelqu'un a besoin de soins il n'y a qu'un cri : allez chercher Paré. On l'appelle aussi bien pour un seigneur blessé que pour le valet de chambre de la reine-mère malade à Saint-Germain. La reine Margot elle-même a été son élève. Il lui arrive de jouer un rôle politique : Charles IX étant malade, Paré fait retarder la réception des ambassadeurs polonais venus chercher leur roi élu, le duc d'Anjou, futur Henri III. On voit aussi le jeune roi chancelant s'appuyer sur son chirurgien qui ne le quittait pas. Brantôme nous a dit qu'il "aimoit infiniment" Paré.

Rappelons en quelques lignes l'intrigue de la *Reine Margot*, roman né d'un fait bien réel qui nous a été rapporté par Brantôme.

Pendant la nuit de la Saint-Barthélemy (24 août 1572), Margot, sœur du roi et nouvelle reine de Navarre par son tout récent mariage avec le futur Henri IV, sauve un gentilhomme provençal et huguenot, Hyacinthe de La Mole, tandis que son amie, la belle duchesse de Nevers, sauve un autre blessé, Annibal de Coonas, gentilhomme piémontais et catholique. Tous les quatre sont jeunes, beaux, impétueux. On aime et on conspire. A une de ces conspirations, les deux jeunes gens se laissent prendre. Ils seront bien-

---

\* Comité de lecture du 30 avril 1994 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

\*\* 4 rue Changarnier, 75012 Paris.

tôt décapités en Grève malgré les efforts désespérés pour les sauver de leurs amantes qui n'auront pour consolation que leurs têtes sanglantes qu'elles iront dérober chez le bourreau. Tout cela écrit avec une verve captivante et le plus profond mépris de la vérité historique.

On se doute bien que deux jeunes seigneurs aussi prêts à tirer l'épée que La Mole et Coconas ont eu très vite besoin des soins de Paré. Un jour, il recouvre leurs plaies d'un taffetas gommé fort en usage à l'époque. Le voilà de nouveau au chevet des deux jeunes gens qui viennent d'avoir un duel. La Mole bientôt alla mieux mais l'état de Coconas restait désespérant. Cependant un étrange personnage qui n'était autre que Caboche, le bourreau de la prévôté de Paris, vint le visiter : "Si l'on avait suivi mes ordonnances, dit-il, au lieu de s'en rapporter à celle de cet âne bâté que l'on nomme Ambroise Paré vous seriez depuis longtemps en état". L'homme lui fit porter sous le nom de René le parfumeur qui fournissait la reine Catherine en cosmétiques et en onguents, mais aussi en philtres et en poisons, une potion de sa composition qui, en une nuit, remit Coconas sur pied, si bien que le lendemain, Paré, revenu auprès de lui, n'y vit que du feu et sourit avec satisfaction en disant : "A partir de ce moment je réponds de M. de Coconas et ce ne sera pas une des moindres cures que j'aurai faites". Etrange chapitre où l'admiration pour le chirurgien fait place à la dérision, que Dumas intitule : "Le confrère de maître Ambroise Paré".

Dans le roman, Catherine inquiète de voir son fils aller trop souvent sonner du cor, lui dit : "Vous vous épusez, Charles, Ambroise Paré vous le dit sans cesse et il a raison. C'est un trop rude exercice pour vous". Peut-être se souvient-on qu'après la mort du roi, Brantôme et Philippe Strozzi, demandant à Paré la cause de cette mort, s'entendent répondre "qu'il avoit trop sonné du cor à la chasse au cerf".

Mais pour Dumas l'explication est trop simple. Il lui faut complots, drames et surtout empoisonnements. Voilà Charles qui prend par mégarde dans la chambre d'Henri de Navarre un vieux traité de fauconnerie que la reine Catherine, soucieuse de se débarrasser de son gendre, avait fait enduire de poison. Comme les pages étaient collées, le roi mouilla son doigt pour les tourner. Revenu de la chasse, il se sentit mal et compris aussitôt qu'on l'avait empoisonné. Paré et Mazille, premier médecin, le veillaient tour à tour mais Paré, s'étant absenté quelques instants, le roi resta seul. Alors une porte s'ouvrit et la reine-mère parut dans la chambre. Une scène affreuse éclate entre le fils qui meurt et la mère qui se sent devinée. Charles lui enjoint de prendre le livre maudit et de le jeter au feu : "Madame, dit-il, il ne faut pas qu'on sache les faiblesses des rois". Catherine s'approcha de la cheminée et, au fur et à mesure que les pages brûlaient, une forte odeur d'ail se répandit dans la chambre.

"Presque au même moment" écrit Dumas, "Ambroise Paré entre... et s'arrêtant sur le seuil pour humer l'atmosphère alliacée de la chambre :

- Qui donc a brûlé de l'arsenic ? dit-il.
- Moi, répondit Charles"

Ainsi mourut Charles IX, selon Dumas.

Revenons maintenant à l'un de nos héros, La Mole. Tous ceux qui ont lu *Le Rouge et le Noir* se souviennent de Mathilde de La Mole, amoureuse de Julien Sorel. Ce nom de La Mole n'est certainement pas une coïncidence. Quinze ans avant la Reine Margot,

l'année 1831, avait paru le roman de Stendhal où Dumas a pris le nom de La Mole. L'auteur ne dit-il pas, en effet, que Mathilde a eu pour ancêtre un certain La Mole qui jadis avait porté sa tête sur le billot ? La ressemblance ne s'arrête pas là : comme la reine de Navarre et son amie, Mathilde va chercher la tête de son amant, décapité pour avoir tiré un coup de pistolet sur Madame de Rénaud et elle la tient sur ses genoux jusqu'au cimetière. Décidément les têtes coupées semblent avoir sur les romanciers une attirance morbide en ce début du XIXe siècle, peut-être hanté par les têtes coupées de la Terreur.

On est un peu surpris de trouver Balzac avec Paré au chevet du roi François II, succombant à Orléans le 5 décembre 1560. Il s'agit d'un ténébreux roman, paru dans les *Etudes philosophiques*, qui est une longue étude consacrée à Catherine de Médicis, où Paré tient une place importante dans la première partie : *Le Martyr calviniste* (1842), paru d'abord en feuilleton dans *Le Siècle* (23 mars au 15 avril 1841) sous le titre *Les Lecamus*.

“Si ce travail” écrit Balzac “se trouve dans les *Etudes philosophiques*, c'est qu'il montre l'esprit d'un temps et qu'on y voit carrément l'influence de la pensée”.

Après la reine noire de Dumas, voici une autre Catherine, admirée par Balzac, une femme politique qui, avec une finesse toute italienne, se débat comme elle peut dans la situation tragique où est alors le royaume de France.

Rappelons les faits : succédant à Henri II, un roi de seize ans, François II, est monté sur le trône avec sa femme, la reine d'Ecosse, Marie Stuart. Trop jeune pour véritablement régner, il a appelé au Conseil le duc de Guise et le cardinal de Lorraine, oncles de la reine, doués tous deux de grands talents et dévorés d'ambition. Farouchement catholiques, ils dressent contre eux les protestants, répriment avec la dernière violence la conjuration d'Amboise, les troubles sont partout. Pour essayer d'y remédier, les Etats Généraux sont convoqués à Orléans au mois de décembre 1560. Le prince de Condé, protestant, soupçonné à tort d'avoir été l'âme de la conspiration, est arrêté. Déclaré coupable d'hérésie et de trahison la mort est sur lui. Les protestants s'émeuvent : il faut sauver le prince. On sait que la mort ne fut pas pour lui mais pour le roi.

L'action du roman commence au moment où le fils d'un riche pelletier de la Cour, jeune homme de dix-neuf ans aspirant au métier d'avocat, secrètement protestant, Christophe Lecamus, arrive de Paris au château de Blois où se trouve le roi, chargé officiellement de porter un surcot d'hermine à Marie Stuart mais, en réalité, porteur de papiers pour le prince de Condé. Démasqué, arrêté, il subira la question ordinaire, la question extraordinaire, sans jamais rien avouer. Ce sera le martyr calviniste. Mais ne nous inquiétons pas trop pour lui, il se tirera d'affaire.

A la Cour se trouve auprès du roi Ambroise Paré, un de ses treize chirurgiens ordinaires, mais le plus réputé - sans qu'il soit pourtant jamais expressément nommé. Ceci c'est l'Histoire mais ce qui est de Balzac c'est la soi-disant grande amitié qui depuis longtemps liait le père Lecamus à Paré, dont il avait même payé les études. Balzac, ne doutant de rien, fait de Paré un protestant, suivant en cela la tradition du XIXe siècle.

La Cour maintenant est à Orléans et le roi loge place de l'Estape à l'hôtel Groslot, aujourd'hui l'hôtel de ville. Subitement François II tombe malade, se plaignant de fortes douleurs dans l'oreille gauche, mais nous entrons de nouveau dans le roman :

Ambroise Paré a pris gîte dans une hôtellerie place du Martroi. Balzac nous le fait voir dans sa chambre, veillant toute la nuit au milieu de ses livres ouverts, de ses instruments épars, devant une tête de mort fraîchement déterrée, prise au cimetière et, avec le trépan qu'il a perfectionné, il procède à des essais sur la tête de mort.

Le lendemain, à neuf heures, toujours selon Balzac, Ambroise arrivait dans la chambre du roi avec Chapelain, son premier médecin, ami de Paré, ainsi que trois autres médecins, appelés par Catherine qui, tous trois, haïssaient Paré. Messieurs de Guise étant entrés, Paré démontra que, si l'on voulait sauver le roi, il fallait le trépaner et il attendait l'ordre des médecins.

“Percer la tête de mon fils comme une planche et avec cet horrible instrument, s'écria Catherine. Maître Ambroise, je ne le souffrirai pas.

- Nous nous opposons au moyen que propose maître Ambroise, dirent les trois médecins. On peut sauver le roi en injectant l'oreille d'un remède qui attirerait les humeurs par ce canal”.

Une scène violente éclate alors entre la jeune reine, soutenue par le duc de Guise, qui voulait l'opération et la reine-mère qui ne la voulait pas.

“Oh ! Messeigneurs, s'écria le grand chirurgien, si vous continuez ce débat, vous pouvez bien crier : Vive le roi Charles IX ! ... car le roi François va mourir”.

Et puis tout d'un coup il céda. Il dit qu'il lui fallait obéir aux médecins, prit une seringue, la remplit et commença l'injection dans l'oreille.

“Ah, Madame, vous avez tué votre fils” dit Marie Stuart à Catherine.

Un tableau de Pierre Dupuis (1868) représentant la scène décore la chambre de François II à l'Hôtel de ville d'Orléans.

Le roi est mort. Vive le roi : Les Guise ont perdu leur pouvoir, le prince de Condé est sauvé. Ainsi, selon Balzac, Catherine avait atteint son but qui était d'éliminer le roi pour faire partir les Guise et gouverner au nom de son fils Charles IX qui n'avait que dix ans. “Il est hors de doute, écrit-il, qu'elle empêcha Paré de sauver le roi” et il lui garde toute son admiration.

On sait que les historiens ont fait fi de toutes ces allégations et que Balzac refaisait l'Histoire au gré de son imagination, qui était grande.

Notons qu'il s'inspira en partie du drame de Germeau “La réforme de 1560 ou le tumulte d'Amboise” paru quelques années auparavant en 1826.

Quant au martyr calviniste, si vous voulez savoir ce qu'il devint, sachez que cette mort inopinée du roi le sauva. Toujours dans le roman, ce fut naturellement Paré qui le soigna des graves séquelles de ses tortures. C'est encore Paré qui eut l'honneur d'amener chez le pelletier le roi et sa mère venus signer au contrat de mariage de Christophe. Pressé de redevenir catholique par la reine qui lui promit la place de conseiller au Parlement, le jeune homme céda et sera, selon Balzac, à l'origine de la célèbre maison parlementaire des Lecamus.

Revenons à l'Histoire : la mort de François II, cette mort si brutale, avait éveillé les soupçons. Le roi a été empoisonné, chuchotait-on à Orléans. Pourquoi le coupable ne serait-il pas son chirurgien, Paré, qu'on disait huguenot et qui avait bien pu lui verser du poison par l'oreille ? Beaucaire de Peguillon, ancien précepteur du cardinal de

Lorraine, a, le premier, rapporté ces rumeurs dans un ouvrage posthume paru en 1625, mais écrit à une date bien antérieure, dont on retrouve l'écho dans un autre ouvrage, paru en 1630, *Histoire d'Orléans* de Symphorien Guyon.

Le poison, toujours le poison. Mais cette fois Paré n'est pas le coupable. Au XIXe siècle, une pièce dramatique-historique, les *Etats d'Orléans* (1847) d'un certain Louis Vitet, de l'Académie française, fait mourir François II par une poudre suspecte découverte par Paré dans un bonnet que le roi portait à la chasse et qui avait pénétré par une petite plaie consécutive à une incision qu'on venait de lui faire. Décidément l'imagination des auteurs est sans limites.

Autre grand roman historique du XIXe siècle, la *Chronique du règne de Charles IX* de Prosper Mérimée (1820) ne pouvait pas ignorer Paré tant il est la présence obligée de ces temps de meurtres et de massacres mais l'auteur ne lui accorde que quelques lignes : "Mon cher ami, dit Béville en se tournant vers Mergy", qui vient d'être blessé en duel "il faut vous faire porter chez maître Ambroise Paré qui est un homme admirable pour recoudre une plaie et vous rhabiller un membre cassé. Bien qu'hérétique comme Calvin lui-même, il est en telle réputation de savoir que les plus chauds catholiques ont recours à lui". Pourtant, à la fin, quand meurt le capitaine Georges, ce n'est plus Paré qui est auprès de lui, "c'était maître Brisart, chirurgien assez habile pour le temps, disciple et ami du célèbre Ambroise Paré". Il est vrai que nous sommes au siège de La Rochelle et que Paré n'y était pas. Quant à maître Brisart, nos recherches ne nous ont rien donné à son sujet et il a dû sortir de l'imagination de Mérimée.

Dans un tout autre genre un ouvrage plutôt scolaire, lu et relu par nos grands parents, nos parents et nous-même, le célèbre *Tour de la France par deux enfants* de G. Bruno, 1877, détaille assez longuement la vie et l'œuvre de Paré présenté comme un homme droit et plein de compassion.

Quittons le XIXe siècle où, nous l'avons vu, Paré était encore très présent dans les esprits et arrivons au XXe siècle. Nous allons retrouver Paré, non plus auprès de François II, mais dans la nuit de la Saint-Barthélemy relatée par Robert Merle dans "Paris, ma bonne ville", un des livres de cette saga romano-historique qui porte le beau nom de *Fortune de France*. Ceux qui la connaissent savent que le héros Pierre de Siorac, traverse au fur et à mesure des volumes, une grande partie du XVIe siècle et je ne sais combien de conquêtes féminines pour se retrouver à Paris au moment du mariage de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, avec l'hérétique roi de Navarre, futur Henri IV. Siorac appartenait, sans trop de zèle, à la religion réformée et il était docteur en médecine de la Faculté de Montpellier.

Entrons dans le roman : à peine Siorac est-il à Paris dans ces premiers jours d'août 1572 que Pierre de L'Estoile, le chroniqueur, l'invite à déjeuner dans sa maison de la rue Trousse-vache, où il renconterait, selon les termes de la lettre "le très illustre Ambroise Paré et le très docte Ramus, assurément l'homme le plus savant du monde en la philosophie et les mathématiques".

Voici donc nos quatre convives à table. Le repas étant servi, Paré "tout soudain se mit à gloutir, mais non à l'étourdi car, avant que d'avaler, il remuait longuement en son bec chaque bouchée, comme s'il tâchait d'y discerner le bon et le mauvais, habitude qu'il avait prise, dit-il, depuis qu'on avait tenté de l'empoisonner au siège de Rouen. Cette mastication particulièrement lente a frappé Robert Merle qui y revient à plusieurs

reprises. Nous n'avons trouvé dans les écrits de Paré que cette simple indication touchant les gens qui redoutent d'être empoisonnés "Ne doivent boire à grands traits, ne manger goulûment, mais bien considérer le goust de ce qu'ils mangent et boivent".

La conversation commença par rouler sur la religion. Des quatre convives, seul L'Estoile, selon Robert Merle, était catholique. Il place bien entendu sans barguigner Paré au rang des Huguenots. Mais après avoir entendu Pierre de La Ramée dissenter sur la science, écoutons Paré qui évoque son art dans les termes mêmes dont il s'est servi dans ses écrits. On y retrouve les échauguettes bâties par les Anciens, les cuistres qui caquettent en chirurgie, la ligature des artères, et Siorac regardait avec admiration cet homme simple qui avait fait de grandes choses.

Nul n'ignore que le coup d'envoi de la Saint-Barthélemy fut l'attentat contre Coligny, blessé au coude et à la main par un coup d'arquebuse tiré d'une fenêtre alors qu'il se rendait du Louvre à sa maison de la rue de Béthisy. Charles IX lui envoya tout de suite son premier chirurgien, Ambroise Paré. Mais, comme nous sommes dans un roman, le héros, Pierre de Siorac, qui, nous l'avons dit, était médecin, s'étant fait admettre, je ne sais comment, dans la chambre de l'Amiral, aidait Paré de son mieux. Pour les besoins du roman, Robert Merle expédie ensuite Paré au Louvre où selon la tradition le roi l'aurait caché pour le faire échapper au massacre et laissé Siorac au chevet de l'Amiral où il sera témoin de son assassinat à la place de Paré qui s'y trouvait réellement, en compagnie de Teligny, gendre de l'Amiral, du ministre Merlin, de Cornaton, enseigne et d'une ou deux autres personnes.

Ceci est l'histoire : dans la nuit du dimanche 24 août, les soldats envoyés pour tuer l'Amiral, se font ouvrir la porte de la maison. Entendant le tumulte un homme descend voir ce qui se passe. A son retour, Paré l'interroge. L'homme, se tournant vers l'Amiral, dit qu'on avait forcé la porte et qu'il n'y avait aucun moyen de résister. Coligny dit alors d'une voix calme : "Il y a longtemps que je suis préparé à la mort. Vous autres, sauvez-vous". Avec ceux qui le purent, Paré s'enfuit par le grenier et par les toits, ce qui prouve que, malgré ses soixante-deux ans, il était encore d'une grande agilité.

Après le meurtre de Coligny, la chasse aux huguenots commença. Cette chasse, dans le roman, vaudra mille péripéties à Pierre de Siorac qui finira par passer les ponts de la Seine d'où il s'enfuit. Mais, dans l'histoire véritable, où alla Paré, après ce saut par les toits ? Nul ne peut le dire.

De cette présence de Paré chez Coligny, nous avons la preuve dans deux relations composées après les événements, l'une du jurisconsulte Pierre Hotman, l'autre de l'historien Simon Goulart, tous deux protestants. Goulart, qui était ministre, se trouvait même à Paris la nuit du massacre. Mais ils ne nous ont pas dit où alla Paré.

On pourrait peut-être supposer, comme l'historien Jal l'a suggéré timidement que, ne pouvant rejoindre sa maison de la rue de l'Hirondelle, les ponts étant barrés de chaînes et garnis de soldats, il se dirigea vers le Louvre où le roi l'aurait, en effet caché, la grande tolérance de Paré le faisant soupçonner par beaucoup d'être hérétique.

Cette hypothèse, méconnue et que nous reprenons après Jal, a le mérite de rejoindre Brantôme qui a raconté, sans qu'on puisse d'ailleurs s'y fier, que cette nuit là, Paré fut sauvé par Charles IX. Dumas a manqué là l'occasion de faire un grand livre.

Revenons à des histoires moins sombres. L'année 1990, à l'occasion d'un colloque à Laval pour célébrer le 400e anniversaire de la mort de Paré, un médecin de la ville, Marc Valin, fit représenter une charmante pièce, *l'Averse*, où il imagine une rencontre entre Paré et Montaigne un soir de 1588. Passant rue de l'Hirondelle devant la demeure de Paré et surpris par une violente averse, Montaigne avait frappé à l'huis du chirurgien, ce qui donne à l'auteur, tout le temps que dura l'averse, l'occasion de faire revivre les deux hommes échangeant leurs souvenirs et leur philosophie.

En vérité, il a manqué à Paré un grand auteur qui eût fait de lui le personnage principal d'un roman historique. Il a côtoyé les rois, il a eu une vie de cape et d'épée, il a fait toutes les guerres, mais au fond, n'est-ce pas lui, l'auteur de ce roman ? Dans ses *Voyages*, il a raconté sa vie militaire avec une telle verve qu'on s'y laisse prendre. Il n'y a qu'à relire son récit du siège de Metz pour en être convaincu. Il a fait mieux qu'un roman historique, il a écrit une page d'*Histoire de France*.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BALZAC (H. DE). - Sur Catherine de Médicis. Le martyr calviniste. Paris, L. Conrad, 1927, p. 74, 102, 115, 136, 186-87, 190, 193, 202-204, 206-208, 212, 243, 246-247, 251-52, 254-55, 258-59. Voir aussi : *La Comédie humaine*, 11, Gallimard, 1980, p. 205-374. Notes et variantes 1289-1358.
- BEAUCAIRE DE PEGUILLON F. - *Rerum Gallicarum commentarii opus posthumus*. Lyon, C. Landry, 1625, p. 1560.
- Biographie universelle (Michaud). - Articles Ambroise Paré, Catherine de Médicis, François II.
- BRANTÔME. - Œuvres complètes. Paris (Société de l'Histoire de France), Renouard, 5, 1869, p. 256.
- BRUNO G. - *Le tour de France par deux enfants*. Paris, Belin, 1877. Réimpr. 1909, p. 234-35.
- DUMAITRE P. - Ambroise Paré, chirurgien de quatre rois de France. Paris, Fondation Singer-Polignac, Perrin, 1986. 2e éd. 1990.
- DUMAS A. - *La reine Margot*. Paris, Marescq, 1853, 1re partie, p. 2, 62, 76, 95-97, 107-110, 112-113, 149. 2e partie, p. 38, 60, 62, 66-67, 75, 122, 127, 132, 169, 171.
- GERMAU (R.). - *La réforme en 1560 ou le tumulte d'Ambroise*. 1826.
- GOULART S. - Mémoires de l'estat de France sous Charles neuvième. Meidelbourg, i.t. Wolf, 1578, Cf. Cimber, Danjou. Archives curieuses de l'Histoire de France, 7, 1835, p. 95-96, 114-120.
- GUYON S. - *Histoire d'Orléans*. Orléans, Borde, 2e p. 1650, p. 382.
- HOTMAN F. - *La vie de messir Gaspar de Coligny*. Paris, Manger, 1665, p. 128-129, 151-154 (éd. latine dès 1575).
- JAL A. - Ambroise Paré était-il huguenot ? *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, n° 121, 28 janvier 1870, col. 58-60.
- LE YAOUANE M. - *Nosographie de l'humanité balzacienne*. Paris, Maloine, 1959, p. 88, 211, 246, 249.
- MÉRIMÉE P. - *Chronique du règne de Charles IX*. Paris, Calmann-Lévy, 1892, p. 146, 149, 151, 230, 305.

MERLE R. - Fortune de France. 3. Paris, ma bonne ville, Paris, Plon, 1980. Presses Pocket, p. 292-

311, 386, 411, 500-502.

PARE A. - Œuvres complètes. Ed. Malgaigne, t. 3 (1841) p. 293.

STENDHAL. - Le Rouge et le Noir. Paris, 1831.

#### SUMMARY

##### *Ambroise Paré in French Literature*

*The 16th century by its passionate side has been the favourite one of authors of historical novels in which among the heroes of "cloak and dagger stories" appears sometime Ambroise Paré.*

*Alexandre Dumas (the father) has shown him at the court of Charles IX in **La Reine Margot** (1845) where he does not however play a great role.*

*On the contrary, Balzac in **Le Martyr calviniste** (1842) has given him a capital part close to the dying François II, whom he intended to trepanize but had to give up this idea as a consequence of the opposition of the queen-mother Catherine de Médicis.*

*In the present century, Robert Merle in **Paris ma bonne ville** (Fortune de France, 3, 1980) shows Paré at the time of the Saint Barthélemy.*